

1. Cette finale de l'Évangile selon saint Marc, outre le fait qu'elle ne figure pas dans les plus anciens manuscrits du Nouveau Testament et qu'elle s'inspire de passages d'autres Évangiles, semble corriger une conclusion gênante du récit qui se terminerait sans elle sur l'effroi et le mutisme des femmes ; cette finale, dis-je, nous plonge dans une étrange atmosphère d'apparitions et de promesses fantasmagoriques. Cela ajoute encore au malaise suscité par cette fête de l'Ascension qui évoque cet enlèvement de Jésus au ciel. Oui, je suis gêné, car je souscris volontiers et naturellement à cette définition de la philosophie occidentale qui y voit une lutte mettant aux prises les penseurs de l'ici-bas et les rêveurs de l'au-delà. Je préfère être catalogué parmi les penseurs que parmi les rêveurs. De plus, cette idée d'un ciel demeure de Dieu et des anges sent un peu trop une vision du monde datée et donc dépassée. Le philosophe Platon précisait les termes de cette guerre en discernant les « amis de la terre » et les « amis du ciel » comme protagonistes de ce conflit. Le philosophe Michel Onfray définit la religion « comme la vision du monde qui postule l'existence d'un arrière-monde qui donne son sens à ce monde-ci. Toutes les religions bâtissent leurs propositions sur la possibilité d'un réel en dehors du réel – ce réel irréal donnant d'ailleurs son explication, sa légitimation, sa justification à ce réel réel. » L'athéisme nie l'existence de Dieu, mais se propose surtout de démonter les fictions afférentes à cette croyance. De telles définitions ont certes l'apparence du sérieux, mais elles ne résistent précisément pas à une analyse plus poussée, parce qu'elles sont entachées de réductionnisme, c'est-à-dire qu'elles réduisent la complexité de la réalité à une seule dimension. On estimait à une certaine époque que le langage religieux ou mythologique était la manifestation d'une pensée confuse, primitive, irrationnelle et qu'il était le fruit d'une analyse imparfaite de la réalité. Cette démythologisation a conduit l'Occident à une véritable crise de civilisation, à une réalité plate et à un homme unidimensionnel. Fondamentalement, l'être humain fait la distinction entre ce qui est sacré et ce qui est profane : le sacré se présente comme une puissance et indique le sens de l'inviolable, ce qu'il faut respecter, ce qu'il ne faut pas transgresser. Perdre le sens du sacré peut ainsi équivaloir à une déshumanisation complète. À travers le sacré, l'homme prend conscience des valeurs qui ont une origine qui le dépasse complètement. L'homme ne crée pas toute la réalité de son propre fonds : les valeurs, par exemple, il ne les invente pas, mais il les découvre. L'homme pressent un monde au cœur de toutes les choses. Les grands mythes qui portent les civilisations transmettent ce qui est nécessaire à l'individu et à la société pour se perpétuer, se construire et évoluer. Plus encore, ces grands récits fondateurs nous offrent un langage pour découvrir et communiquer les besoins profonds de l'âme humaine. Ai-je besoin de vous rappeler l'importance de la mythologie dans la psychanalyse ?

Si nous ne voyons la réalité qu'à travers l'économique, le social ou à travers la seule raison technicienne, nous perdons toute la richesse d'une réalité qui ne se réduit pas à une seule de ses composantes. Osons simplement dire que nous ne vivons pas dans un univers purement matériel et que cette affirmation n'est pas le produit d'une imagination surchauffée. Je cite un autre philosophe, ancien chargé de cours de l'École d'anthropologie de Paris, Fernand Felix

Schwarz : « Mais que nous arrive-t-il au XXI<sup>e</sup> siècle ? Dans l'ensemble, nous nous trouvons davantage confus, en manque d'idéaux moraux, ayant peur du futur, doutant de ce que nous pouvons faire pour changer les choses et pour récupérer notre propre vie intérieure. Les informations nous submergent, mais nous sommes en train de perdre notre capacité humaine à les ressentir et à comprendre en quoi elles peuvent affecter nos existences. » Ce qui est en jeu est de savoir si l'homme n'est qu'une mécanique dans un monde qui ne serait lui-même qu'une vaste machine. A propos de jeu : la pratique des jeux vidéo nous montre l'individu incorporé dans une histoire où il doit incarner un héros, subir des épreuves, mourir afin de renaître à une seconde existence. Nous retrouvons dans ces jeux cette aspiration aux grands mythes, aux grandes épopées religieuses qui expliquent l'homme à lui-même et qui lui tracent des perspectives d'avenir dans un monde devenu trop plats et aux valeurs courtes.

2. L'homme se définit par ses buts. Si ceux-ci se limitent aux choses d'ici-bas, il est inévitablement aspiré par leur logique. En voulant s'adapter aux conditions extérieures, il perd toute colonne vertébrale et devient malléable, soumis à toutes les influences. Se fuyant, il reste étranger à lui-même et tombe au pouvoir de ses vieux démons. Son moi se disloque dans l'effort qu'il fait pour assurer sa survie, tout en sachant qu'il descend toujours plus bas vers la tombe. Le thème principal développé par la fin de l'Evangile de Marc est celui de l'incrédulité. Et cette incrédulité n'est pas sans cause ni raison. En effet, le premier témoin de la résurrection de Jésus est Marie de Magdala « de laquelle il avait chassé sept démons » Si elle a été la proie de démons, on peut légitimement soupçonner en elle quelque fragilité psychologique résiduelle. De plus le témoignage d'une femme n'est pas recevable dans ces temps et dans ces lieux. Il n'empêche, Marie-Madeleine s'est ressaisie et accompli la mission que lui avait confiée le jeune homme au tombeau. Les disciples vers qui elle se rend sont désignés d'une manière terne comme « ceux qui avaient été avec lui ». Ils n'ont plus droit à leur titre spécifique. Ceux-ci mènent le deuil et semblent avoir perdu tout souvenir des annonces de Jésus. Ils n'avaient pas accepté la perspective de la croix ; comment auraient-ils pu entrevoir la résurrection ? Leur cœur est sclérosé, comme le dit le texte grec, mais peut-on vraiment le leur reprocher ? Quelle foi accorder à un témoignage si peu fiable et à ce qui n'apparaît que comme une mythologie qui recueillait déjà les haussements d'épaules des élites de l'époque ?

Un deuxième récit d'incrédulité s'ajoute à ce premier. Cette rencontre fait penser au récit des pèlerins d'Emmaüs. Il est question de « deux d'entre eux » qui vont annoncer « aux autres » une nouvelle apparition. Ils battent la campagne, pourrait-on dire. Le texte dit simplement que Jésus n'a pas été reconnu par ses anciens compagnons. Et leur témoignage n'est pas davantage reçu. Les disciples qui n'en n'ont même plus le nom font preuve d'une étrange obstination, puisque cette fois, il y a deux témoins et que ce sont des hommes. Ils ne s'en laissent pas conter par ces affabulateurs et ne procèdent à aucune vérification.

Renonçant aux intermédiaires, Jésus, de guerre lasse, se manifeste directement aux Onze. En notant qu'ils étaient à table, l'Evangile marque une avancée vers le pire : à la tristesse a succédé l'indifférence, la vie avec ses réalités brutales et ses besoins élémentaires a pris le dessus. Il existe une variante textuelle où les disciples prétextent une époque d'injustice et d'incrédulité qui les a en quelque sorte contaminés. On peut toutefois s'étonner de voir Jésus

passer d'un reproche d'incrédulité à un ordre de mission. Les disciples retrouvent la dignité d'une vocation et s'arrachent à leurs sentiments d'échec et à leurs résistances intérieures. L'Évangile est un Évangile de baptême, non pas au sens où le baptême ferait passer automatiquement du bon côté d'une frontière délimitant le salut et la perdition, mais en tant que le baptême ritualise une véritable initiation où l'on meurt à une certaine vision des choses pour renaître à une nouvelle.

Toute une série de signes témoigneront de cette liberté reçue à l'égard du monde tel qu'il est. Et ces signes seront l'apanage de tous les croyants et pas seulement de personnalités exceptionnelles et hors du commun. « En mon nom, ils chasseront les démons ». Les démons morcellent et fragmentent l'intériorité des êtres humains ; l'Évangile permet de réunir et de rassembler ce qui était éparpillé. L'homme retrouve son unité. « Ils parleront de nouvelles langues ». Quand l'émotion est trop forte, le langage construit ne peut plus rendre compte de ce qui bouillonne à l'intérieur. Il ne s'agit pas de s'arrêter à ce phénomène que connaissent toutes les religions dans certains moments d'extase frénétique, mais de retrouver les sens d'une langue qui dit cette réalité au plus intime du sujet et qui met des mots sur l'indicible. Le bavardage des monologues cesse pour faire place à un dialogue portant sur l'essentiel. « Ils saisiront des serpents ». Cela évoque des promesses de Jésus de pouvoir fouler aux pieds des serpents et des scorpions et aussi la vipère accrochée à la main de Paul dans les Actes des Apôtres. Il est possible de ne plus laisser proliférer les nœuds de vipères, de refouler les choses venimeuses dans les sables du désert, mais de saisir tout cela à bras le corps. « S'ils boivent quelque breuvage mortel... » L'être humain s'ingénie à inoculer à autrui des germes de destruction et à injecter des venins de toutes sortes. Combien sont nombreux les procédés qui font comprendre à l'autre qu'il n'a pas sa place ? Le croyant est immunisé contre ces poisons, car ne se définit fondamentalement que dans ce rapport entre Dieu et sa conscience. « Ils imposeront les mains aux malades ». Ceux qui ont retrouvé cette unité personnelle, tant psychologique que corporelle, assurent à ceux qu'ils rencontrent cet espace de confiance, d'intimité, de protection qui fait des miracles.

A ce moment, il est dit que Jésus est enlevé au ciel, et qu'il parachève sa carrière en s'asseyant à la droite de Dieu. Il n'est pas dit qu'il s'envole comme une fusée pour s'arrêter dans quelque coin du ciel. Jésus n'est plus physiquement aux côtés de ses disciples et pourtant se met en place une véritable synergie entre les croyants et leur Seigneur qui travaillent de concert.

3. En ce jour de l'Ascension, nous pouvons sans honte évoquer cette échappée de vue vers le ciel où nous voyons notre Seigneur oeuvrer avec nous. Cette vision ne nous permet-elle pas de conserver la juste distance par rapport aux choses ? » Je cite librement le théologien Drewermann, en froid avec son Église, qui dit des choses subtiles que nous avons à comprendre avec la même subtilité : l'Ascension du Christ est une découverte, ou plutôt un programme, ou même un certain goût de la vie. « C'est une vérité que seules peuvent nous dire des *images mythiques* telles que ce symbole de l' « ascension », des images qui nous représentent l'irreprésentable... ». L'ascension évoque des niveaux de réalité en contradiction avec toutes nos représentations d'un monde plat et unidimensionnel. La perspective de la religion n'est pas tant celle d'un arrière-monde que celle d'un monde devant nous, en devenir.

La religion ne s'intéresse pas tant au commencement qu'à la finalité de toutes choses. Le philosophe Aristote le disait déjà : Dieu est une force d'attraction qu'il exerce sur le monde et sur l'humanité, par sa beauté, par sa perfection, par le désir qu'il inspire en tant que bien suprême. L'ascension du Christ parachève un itinéraire de vie qui reflète le maximum des potentialités de la vie humaine aimantée et réorientée par le regard de Dieu.

J'aime quand un philosophe athée comme Michel Onfray s'attaque au christianisme en affirmant que l'idéal chrétien se trouve hors d'atteinte et que cette morale impraticable ne peut générer que des culpabilités inévitables. « Le réel est violent et brutal, le rapport aux autres relève de l'éthologie qui nous apprend que la domination et la servitude, la possession d'un territoire et la nécessité de son marquage, le lutte de tous pour la puissance qui échoit à quelques-uns seulement, l'usage de la force ou de la ruse, les machinations des contrats de hordes ou de meutes, tout cela contraint à penser la morale pour un monde réel et non pour un monde idéal et fantasmagorique. » Ces réflexions nous rappellent simplement que Jésus n'est pas un maître de morale ou de politique pour ce monde-ci. Il nous initie à un regard en profondeur du monde pour en révéler les possibles évolutions. Jésus le Christ travaille le granit d'une humanité mal dégrossie pour en faire surgir la forme épurée et parfaite. Onfray, au niveau de la morale destinée à organiser le désordre du monde tel qu'il est, a raison de dire : « Une morale chrétienne conduit à l'abattoir. L'amour de ce qui n'est pas aimable n'est pas souhaitable ; la joue tendue à celui qui va nous gazer ou nous couper le cou n'est pas pensable ; le refus de juger l'injuste, le méchant, le pervers conduit à un nihilisme éthique... » Avec la trajectoire de Jésus sur terre, ce monde-ci est devenu transparent à Dieu. Le caractère clos du monde se déchire et une interaction se produit entre deux dimensions de la réalité. Sans doute, il faut à notre humanité des règles, parfois implacables pour gérer le monde tel qu'il est. Mais qui peut se satisfaire de ce *modus vivendi* sinon un être cynique et désenchanté ? La simple évocation du Christ dans l'histoire de l'humanité représente une extraordinaire instance correctrice et nous guérit de toute ankylose des membres comme de toute sclérose du cœur. Le contact avec le Christ nous permet de clarifier ce que nous voudrions être en vérité. La religion est aussi une certaine compréhension de l'intégrité morale de l'être humain qui ne se réduit pas à la gestion d'un monde défiguré par la violence, la maladie et la mort. Il n'y a ainsi aucune honte à être rangés parmi les « amis du ciel » et à confesser cet Évangile qui nous ouvre à des perspectives insoupçonnées et exaltantes. En Christ, c'est toute l'humanité qui retrouve sa place d'honneur à la droite de Dieu.